



10 contes de loups

Jean-François Bladé

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1 Le Loup, le Limaçon et les Guêpes

En ce temps-là, les bêtes parlaient.

Un jour, le Loup marcha sur le Limaçon.

« Tu es bien méchant, Loup, dit le Limaçon, de fouler ainsi aux pieds le pauvre monde. Si je voulais, je courrais plus vite que toi. Parions que je t'essouffle, toi et tes compagnons.

— Toi, pauvre Limaçon ?

— Moi, Loup. Sois ici, avec les tiens, demain, au lever du soleil, et nous verrons qui de nous arrivera le premier au bord de la Garonne.

— Nous y serons, pauvre Limaçon. »

Le Loup reprit son chemin. Vingt pas plus loin, il marcha sur un nid de Guêpes.

« Tu es bien méchant, Loup, de fouler ainsi aux pieds le pauvre monde. Nous sommes petites, mais nous n'avons pas peur de toi. Parions que nous te ferons noyer, toi et tes compagnons.

— Vous, pauvres Guêpes ?

— Nous, Loup. Sois ici, avec les tiens, demain, au lever du soleil, et nous verrons si vous tarderez à être noyés dans la Garonne.

— Nous y serons, pauvres Guêpes. »

Le Loup repartit aussitôt, pour aller avertir son monde. Alors, le Limaçon dit aux Guêpes :

« Mes amies, mandez tout votre monde. Le mien ne manquera pas à l'appel. Cachez-vous dans les saules qui sont au bord de la Garonne. Moi et les miens, nous vous amènerons les Loups. Tombez sur eux au bon moment et piquez-les jusqu'à ce qu'ils se jettent tous à l'eau.

— Limaçon, c'est une affaire convenue. »

Les Guêpes partirent donc, pour faire ce qui leur était commandé. De son côté, le Limaçon espaça les siens de cinq en cinq pas, jusqu'à la Garonne.

Le lendemain, au lever du soleil, les Loups et le Limaçon étaient à l'endroit marqué pour le départ.

« Y es-tu, Limaçon ?

— J'y suis, Loups. Partons. »

Les Loups partirent au grand galop. Tout en courant, ils criaient :

« Où es-tu, Limaçon ?

— Je suis ici, Loups », criaient les Limaçons, espacés de cinq en cinq pas.

Quand ils furent au bord de la Garonne, les Guêpes sortirent des saules comme un nuage et tombèrent sur les Loups à grands coups d'aiguillon, en criant :

« Au poil ! Au poil ! »

Les pauvres Loups plongèrent dans l'eau, d'où ils n'osaient sortir que le bout du museau.

« Au nez ! Au nez ! » crièrent les Guêpes, en tombant sur le nez des Loups à grands coups d'aiguillon.

Tous les Loups furent noyés, et les Limaçons et les Guêpes revinrent chez eux bien contents.

q

Chapitre 2 Le Renard et le Loup

Un jour, le Renard et le Loup voyageaient de compagnie. Sur leur chemin, ils trouvèrent un pot de miel.

« Bonne affaire, Loup, dit le Renard. Si tu veux me croire, nous enterrerons ici le pot de miel, et nous le partagerons en revenant.

— Renard, je le veux bien. »

Le Renard et le Loup enterrèrent donc le pot de miel et repartirent. Cinq cents pas plus loin, le Renard s'arrêta court.

« Jésus, mon Dieu ! Oublieux que je suis ! Je ne songeais plus qu'on m'attend, pour un baptême. C'est pourtant moi qui suis le parrain. Loup, marche devant. Je ne tarderai guère à te rejoindre. »

Tandis que le Loup marchait devant, le Renard courut entamer le pot de miel. Cinq minutes plus tard, il avait rejoint le Loup.

« Renard, voilà un baptême bientôt fait.

— C'est vrai, Loup.

— Dis-moi, Renard, quel nom as-tu donné à ton filleul ?

— Loup, je lui ai donné le nom d'Entamé. »

Cinq cents pas plus loin, le Renard s'arrêta court.

« Jésus, mon Dieu ! Oublieux que je suis ! Je ne songeais plus qu'on m'attend, pour un autre baptême. C'est pourtant moi qui suis le parrain. Loup, marche devant, je ne tarderai guère à te rejoindre. »

Tandis que le Loup marchait devant, le Renard courut manger à moitié le pot de miel. Cinq minutes plus tard, il avait rejoint le Loup.

« Renard, voilà un autre baptême bientôt fait.

— C'est vrai, Loup.

— Dis-moi, Renard, quel nom as-tu donné à ton filleul ?

— Loup, je lui ai donné le nom d'À-moitié. »

Cinq cents pas plus loin, le Renard s'arrêta court.

« Jésus, mon Dieu ! Oublieux que je suis ! Je ne songeais plus qu'on m'attend encore, pour un autre baptême. C'est pourtant moi qui suis le parrain. Loup, marche devant. Je ne tarderai guère à te rejoindre. »

Tandis que le Loup marchait devant, le Renard courut achever le pot de miel. Cinq minutes plus tard, il avait rejoint le Loup.

« Renard, voilà un autre baptême bientôt fait.

— C'est vrai, Loup.

— Dis-moi, Renard, quel nom as-tu donné à ton filleul ?

— Loup, je lui ai donné le nom d'Achevé. Adieu, Loup. J'ai des affaires ailleurs. Quand tu t'en retourneras, ne manque pas, au moins, de déterrer le pot de miel et de m'en garder ma part. »

q

Chapitre 3 Le Loup pendu

Un jour, un homme traversait un bois. Il trouva un loup pendu par le pied au haut d'un chêne.

« Homme, dit le Loup, tire-moi d'ici pour l'amour de Dieu. J'étais monté sur ce chêne pour y prendre un nid de pie. En descendant, j'ai pris mon pied dans une branche fendue. Je suis perdu, si tu n'as pas pitié de moi.

— Je te tirerais de là avec plaisir, Loup, répondit l'homme ; mais j'ai peur que tu ne me manges, quand tu seras dépendu.

— Homme, je te jure de ne faire aucun mal, ni à toi, ni aux tiens, ni à tes bêtes. »

L'homme dépendit donc le Loup. Mais, à peine celui-ci fut-il à terre, qu'il commença à le regarder de travers.

« Homme, je suis affamé. J'ai grande envie de te manger.

— Loup, tu sais ce que tu m'as juré.

— Je le sais. Mais, à présent, je suis dépendu. Je ne veux pas mourir de faim.

— On a bien raison de dire, Loup : « De bien faire, le mal arrive. » Si tu veux, nous allons consulter, sur notre cas, cette chienne qui vient vers nous.

— Je veux bien, Homme.

— Chienne, dit l'homme, le Loup était pendu par le pied au haut d'un chêne. Il y serait mort, si je ne l'avais dépendu. À présent, pour ma peine, il veut me manger. Cela est-il juste ?

— Homme, répondit la Chienne, je ne suis pas en état de vous juger. J'ai bien servi mon maître jusqu'à présent. Mais, quand il m'a vue vieille, il m'a jetée dehors, pour n'avoir plus à me nourrir, et m'a chassée dans le bois. On a bien raison de dire : « De bien faire, le mal arrive. »

— Alors, Loup, dit l'homme, nous allons consulter, sur notre cas, cette vieille jument.

— Je veux bien, Homme.

— Jument, dit l'homme, le Loup était pendu par le pied au haut d'un chêne. Il y serait mort, si je ne l'avais dépendu. Maintenant, pour ma peine, il veut me manger. Cela est-il juste ?

— Homme, répondit la Jument. Je ne suis pas en état de vous juger. J'ai bien servi mon maître jusqu'à présent. Mais, quand il m'a vue vieille, il m'a jetée dehors, pour n'avoir plus à me nourrir, et m'a chassée dans le bois. On a bien raison de dire : « De bien faire, le mal arrive. »

— Alors, Loup, dit l'homme, nous allons consulter le Renard, sur notre cas.

— Je veux bien, Homme.

— Renard, dit l'homme, le Loup était pendu par le pied au haut d'un chêne. Il y serait mort, si je ne l'avais dépendu. Maintenant, pour ma peine, il veut me manger. Cela est-il juste ?

— Homme, dit le Renard, je ne suis pas en état de vous juger avant d'avoir vu l'endroit. »

Ils partirent tous trois, et arrivèrent au pied du chêne.

« Comment étais-tu pendu, Loup ? » demanda le Renard.

Le Loup monta sur le chêne, et se remit comme il était, avant d'être dépendu par l'homme.

« J'étais ainsi pendu, Renard.

— Eh bien, Loup, demeure-le. »

Le Renard et l'homme s'en allèrent. Quand il fallut se séparer, l'homme remercia le Renard, et lui promit de lui porter, pour ses peines, le lendemain matin, une paire de poules grasses.

En effet, le lendemain matin, l'homme arriva portant un sac.

« Voici les poules, Renard. »

Aussitôt, il ouvrit le sac, d'où sortirent deux chiens, qui étranglèrent le pauvre Renard. On a bien raison de dire : « De bien faire, le mal arrive. »

Chapitre 4 Le Loup malade

Il y avait, une fois, au bois du Gajan, un loup qui se rendait malade à force de trop manger. Ce Loup s'en alla un jour à Miradoux trouver un grand médecin.

« Bonjour, monsieur le médecin.

— Bonjour, Loup.

— Monsieur le médecin, je suis bien malade. Je voudrais une consultation, en payant, comme de juste. »

Le médecin fit tirer la langue au Loup.

« Loup, dit-il, tu te rends malade à force de trop manger. À partir d'aujourd'hui, il faut te taxer à sept livres de viande par jour. »

Le Loup remercia bien le médecin et lui donna pour ses peines quatre sols moins un denier. En s'en retournant au Gajan, il passa à la boutique du forgeron de Castet-Arrouy et lui commanda une balance romaine pour peser, chaque jour, les sept livres de viande, ainsi qu'il avait été taxé.

Quand la balance fut forgée, le Loup alla la chercher. Chaque jour, il l'emportait à la chasse pour ne pas dépasser l'ordre du médecin. Aussi, au bout de huit jours, il redevint gaillard, bien portant ; et il ne regrettait pas les quatre sols moins un denier qu'il avait donnés au grand médecin de Miradoux.

Au bout de quelque temps arriva la Sainte-Blandine, jour de la fête patronale de Castet-Arrouy. Le Loup connaissait son métier comme pas un. Il savait qu'après la messe les gens iraient s'attabler, jusqu'au moment où le sonneur de cloches sonnerait le der-

nier coup de vêpres. Alors, les juments poulinières et les jeunes mules qu'on élève pour les vendre aux Espagnols, à Lectoure, le jour de la foire de Saint-Martin, demeureraient seules dans les prés de la rivière de l'Auroue.

Les gens de Castet-Arrouy ne s'étaient pas encore servis la soupe que mon Loup s'élance du côté de la rivière, et aperçoit, au beau milieu d'un pré, une jument avec sa mule. Par malheur, il avait oublié sa balance romaine.

« Bah ! dit-il, je pèserai à vue d'œil. Quatre livres la jument, et trois livres la mule. »

Aussitôt, il les étrangla et les rongea jusqu'aux os.

Le soir même, le Loup creva.

q

Chapitre 5 Le château des Trois Loups

Il y avait, une fois, un homme et une femme qui avaient un chat, un coq, une oie et un bélier.

Un jour, l'homme dit à la femme :

« Femme, c'est demain carnaval. Il faut tuer le Coq. »

Le Chat écoutait, accroupi près du foyer. Aussitôt, il alla trouver le Coq.

« Compère, va vite te cacher dehors, derrière la meule de paille. Je viens d'entendre l'homme dire à la femme : « Femme, c'est demain carnaval. Il faut tuer le Coq. »

Le Coq s'en alla donc vite dehors se cacher derrière la meule de paille. La femme le chercha longtemps, longtemps.

« Homme, je ne trouve pas le Coq.

— Eh bien, femme, il faut tuer l'Oie. »

Le Chat écoutait, accroupi près du foyer. Aussitôt, il alla trouver l'Oie.

« Commère Oie, va vite te cacher dehors, avec le Coq, derrière la meule de paille. Je viens d'entendre la femme dire à l'homme : « Homme, je ne trouve pas le Coq. » Alors, l'homme a répondu : « Eh bien, femme, il faut tuer l'Oie. »

L'Oie s'en alla donc vite dehors se cacher avec le Coq derrière la meule de paille. La femme chercha longtemps, longtemps.

« Homme, je ne trouve pas l'Oie.

— Eh bien, femme, il faut tuer le Bélier. »

Le Chat écoutait, accroupi près du foyer. Aussitôt, il alla trouver le Bélier.

« Compère Bélier, va vite te cacher dehors derrière la meule de paille. Je viens d'entendre la femme dire à l'homme : « Homme, je ne trouve pas l'Oie. » Alors, l'homme a répondu : « Eh bien, femme, il faut tuer le Bélier. »

Le Bélier s'en alla donc vite dehors se cacher avec le Coq et l'Oie derrière la meule de paille. La femme chercha longtemps, longtemps.

« Homme, je ne trouve pas le Bélier. »

— Eh bien, femme, il faut tuer le Chat. »

Le Chat écoutait, accroupi près du foyer. Aussitôt, il s'en alla dehors trouver le Coq, l'Oie et le Bélier derrière la meule de paille.

« Mes amis, dit-il, je viens d'entendre la femme dire à l'homme : « Homme, je ne trouve pas le Bélier. » Alors, l'homme a répondu : « Eh bien, femme, il faut tuer le Chat. » Mes amis, il ne fait pas bon ici pour nous. Décampons, et allons voir du pays.**

— Tu as raison, compère Chat. »

Tous les quatre décampèrent aussitôt, ils s'en allèrent loin, loin, loin. Enfin, la nuit les surprit au milieu de la forêt du Ramier. Le Coq, l'Oie, le Bélier et le Chat marchèrent encore longtemps, sans jamais pouvoir retrouver leur chemin.

Alors, le Coq monta sur un grand chêne, pour tâcher de regarder au loin. Mais il ne put atteindre la cime. En quatre sauts, le Chat fit mieux que le Coq.

« Mes amis, j'aperçois là-bas, là-bas, une lumière à travers le bois. »

Le Chat descendit du grand chêne, et tous quatre repartirent.

Ils marchèrent longtemps, longtemps, longtemps. Enfin, ils arrivèrent au château des Trois Loups.

Toutes les portes, tous les contrevents étaient ouverts, toutes les chambres éclairées. Pourtant, il n'y avait personne au château. Les Trois Loups s'en étaient allés au bal, dans le bois de Réjaumont.

Que firent alors les quatre amis ? Ils s'attablèrent et ne se laissèrent manquer de rien. Cela fait, ils éteignirent les lumières et fermèrent tous les contrevents et toutes les portes, sauf la grande. Puis, le Coq alla se jucher sur la plus haute cheminée du château. L'Oie se cacha dans l'évier de la cuisine, le Bélier dans le lit de l'aîné des Trois Loups. Le Chat s'accroupit près du foyer.

Une heure avant la pointe de l'aube, les quatre amis entendirent un grand tapage. C'était les Trois Loups qui rentraient du bal du bois de Réjaumont.

Devant la grande porte ouverte du château, les Trois Loups s'assirent pour tenir conseil.

« Tous les contrevents, disaient-ils, toutes les portes du château, sauf la grande, sont fermés. Toutes les lumières sont éteintes. Il y a là de quoi nous méfier. »

Alors, l'aîné des Trois Loups dit au plus jeune :

« Frère, c'est à toi de marcher devant. Pars, et reviens vite nous conter ce qui se passe. »

Le plus jeune des Trois Loups obéit. En tâtonnant, il arriva, dans l'obscurité, jusqu'à la cuisine. Là, comme il s'était fort échauffé à danser au bal du bois de Réjaumont, il voulut d'abord aller boire à la cruche.

Alors, l'Oie, cachée dans l'évier, lui allongea trois grands coups de bec sur la tête.

« Cââc ! cââc ! cââc ! »

Le plus jeune des Trois Loups s'enfuit épouvanté.

« Frères, frères, à mon secours ! Je n'en puis plus. Figurez-vous qu'en tâtonnant, j'étais arrivé, dans l'obscurité, jusqu'à la cuisine. Là, j'ai voulu d'abord aller boire à la cruche. Mais, dans l'évier, se cache un menuisier, qui m'a allongé trois grands coups de maillet sur la tête.

— Imbécile, il fallait d'abord allumer la chandelle.

— Vous avez raison. Mais je n'en puis plus. Fouille le château qui voudra. »

Alors, l'aîné des Trois Loups dit à son cadet :

« Frère, c'est à toi de marcher devant. Pars, et reviens vite nous conter ce qui se passe. Gare-toi du menuisier caché dans l'évier, et allume d'abord la chandelle au foyer. »

Le cadet des Trois Loups obéit. En tâtonnant, il arriva, dans l'obscurité, jusqu'à la cuisine. Là, il chercha la cheminée pour avoir du feu, et allumer d'abord la chandelle.

Alors, le Chat, accroupi près du foyer, lui campa trois coups de griffe, qui lui mirent le museau tout en sang.

« Miaou ! miaou ! miaou ! »

Le cadet des Trois Loups s'enfuit épouvanté.

« Frères, frères, à mon secours. Je n'en puis plus. Figurez-vous qu'en tâtonnant j'étais arrivé, dans l'obscurité, jusqu'à la cuisine. Là, j'ai cherché la cheminée pour avoir du feu, et allumer d'abord la chandelle. Mais un cardeur, accroupi près du foyer, m'a lancé trois coups de peigne de fer, qui m'ont mis le museau tout en sang.

— Imbécile, il fallait tenir bon, et souffler sur les cendres chaudes.

— Vous avez raison. Mais je n'en puis plus. Fouille le château qui voudra. »

Alors, les deux Loups cadets dirent à leur frère aîné :

« Frère, c'est à toi de marcher devant. Pars, et reviens ensuite nous conter ce qui se passe. Gare-toi du menuisier caché dans l'évier et du cardeur accroupi près du foyer. »

L'aîné des Trois Loups obéit. En tâtonnant, il arriva, dans l'obscurité, jusqu'à son lit.

Alors, le Bélier bondit et lui porta, dans le ventre, trois grands coups de tête, à lui faire vomir les tripes.

« Bêê ! bêê ! bêê ! »

L'aîné des Trois Loups s'enfuit épouvanté.

« Frères, frères, à mon secours. Je n'en puis plus. Figurez-vous qu'en tâtonnant, j'étais arrivé, dans l'obscurité, jusqu'à mon lit. Mais un forgeron couché dedans a bondi, et m'a porté, dans le ventre, trois coups de marteau à me faire vomir les tripes.

— Imbécile, il fallait prendre son marteau.

— Vous avez raison. Mais je n'en puis plus. Fouille le château qui voudra. »

À ce moment, le Coq, juché sur la plus haute cheminée du château, chanta trois fois.

« Coucouroucou ! coucouroucou ! coucouroucou ! »

À ce bruit, les Trois Loups décampèrent pour toujours. Le Coq, l'Oie, le Bélier et le Chat demeurèrent maîtres au château, et ils y vécurent longtemps heureux.

q

Chapitre 6 La Chèvre et le Loup

La Chèvre et le Loup voulurent devenir riches, et s'associèrent, pour faire valoir une métairie.

« Loup, dit la Chèvre, les bons comptes font les bons amis. Avant de nous mettre au travail, il faut bien faire nos accords et convenir de la part que chacun doit prendre dans les récoltes. L'un de nous aura ce qui poussera sous la terre, et l'autre ce qui poussera dessus. Choisis. Je me contente de ce que tu ne voudras pas.

— Chèvre, je choisis ce qui poussera dessus. »

La Chèvre sema toute la métairie en aulx, oignons et raves, de sorte qu'elle eut toutes les têtes et que son pauvre associé n'eut que les queues.

« Je me suis trompé l'année dernière, dit le Loup. Je choisis, pour celle-ci, tout ce qui poussera sous la terre. »

La Chèvre sema toute la métairie en blé et en seigle, de sorte qu'elle eut tout le grain, toute la paille, et que son pauvre associé n'eut que les racines.

Alors, le Loup se promit de punir la Chèvre de ses mauvais tours et de profiter de la première occasion où il serait seul avec elle pour la manger. Mais celle-ci devina la pensée du Loup et se

tint sur ses gardes, en attendant le moment de se débarrasser de son ennemi.

Un jour, le Loup s'en alla trouver la Chèvre.

« Bonjour, Chèvre.

— Bonjour, Loup.

— Chèvre, j'ai de bien mauvaise soupe à la maison, et je viens goûter la tienne.

— Avec plaisir, Loup. »

La Chèvre servit donc au Loup une grande assiettée de soupe. Ensuite, ils allèrent se promener jusqu'à une église, dont la porte était trouée.

« Chèvre, dit le Loup, entrons dans cette église, pour y prier Dieu.**

— Avec plaisir, Loup.

— À présent que nous sommes entrés, Chèvre, il faut que je te mange.

— Imbécile ! Je suis vieille et maigre. Tu ferais un triste repas. Mange plutôt cette miche de pain de quinze livres que quelqu'un a mise, pour le curé, sur une marche de l'autel.

— Tu as raison, Chèvre. »

Le Loup se jeta donc sur la miche, et la Chèvre profita de ce moment pour sortir par le trou de la porte. Mais quand le Loup voulut en faire autant, il se trouva que tout le pain qu'il avait ava-

lé lui avait tellement, tellement enflé le ventre, qu'il ne pouvait plus passer.

« À mon secours, Chèvre. Le trou de la porte s'est rapetissé.

— Non, Loup. C'est ton ventre qui s'est enflé. Tâche de sortir de l'église en grimpant le long de la corde de la cloche. »

Le Loup se pendit donc à la corde et mit la cloche à la volée, de sorte que les gens de la paroisse accoururent à ce tapage. Quand ils virent à qui ils avaient affaire, ils s'armèrent de fourches et de bâtons. La vilaine bête faillit y laisser le cuir et s'échappa tout en sang.

La Chèvre, qui regardait de loin, riait comme une folle.

« Ah ! Chèvre, les gens de cette paroisse sont de bien mauvais chrétiens. Vois l'état dans lequel ils m'ont mis, devant l'autel même du Bon Dieu. Je n'en puis plus. Je donnerais dix ans de ma vie contre un peu d'eau pour laver mes plaies et pour me guérir de la soif que me donne tout le pain que j'ai mangé.

— Eh bien, Loup, saute dans ce puits. Quand tu y auras lavé tes plaies et bu à ta soif, je t'aiderai à remonter. »

Le Loup sauta donc dans le puits, y lava ses plaies et y but à sa soif.

« Maintenant, Chèvre, aide-moi à remonter.

— Loup, tu es dans le puits. Demeures-y. »

q

Chapitre 7 Le Charbonnier

Il y avait, une fois, au bois du Gajan, un charbonnier qui venait d'allumer du feu dans sa cabane. Le Loup vint à passer par là. Il entra sans façon.

« Charbonnier, dit le Loup, il fait bien froid. Fais bon feu.

— Loup, chauffe-toi. »

Le Charbonnier jeta une brassée de fagots dans le feu, et le Loup fut bientôt réchauffé.

En ce moment, le Renard vint à passer par là. Il entra sans façon.

« Charbonnier, dit le Renard, il fait bien froid. Fais bon feu.

— Renard, chauffe-toi. »

Le Charbonnier jeta une brassée de fagots dans le feu, et le Renard fut bientôt réchauffé.

À ce moment, le Lièvre vint à passer par là. Il entra sans façon.

« Charbonnier, dit le Lièvre, il fait bien froid. Fais bon feu.

— Lièvre, chauffe-toi. »

Le Charbonnier jeta une brassée de fagots dans le feu, et le Lièvre fut bientôt réchauffé.

Alors le Charbonnier dit aux trois bêtes :

« Je vous ai bien fait chauffer. Maintenant, vous devriez aller chercher de quoi faire ensemble un bon repas.

— Moi, dit le Loup, je sais un troupeau de moutons. Je vais chercher le plus beau.

— Pars, Loup, et reviens vite.

— Moi, dit le Renard, je sais de beaux chapons dans un poulailler. Je vais chercher le plus gras.

— Pars, Renard, et reviens vite.

— Moi, dit le Lièvre, je sais un jardin où il y a des choux superbes. Je vais chercher le plus gras.

— Pars, Lièvre, et reviens vite. Nous verrons qui de vous trois sera le premier rentré. »

Les trois bêtes partirent au grand galop. Une heure après, le Lièvre arrivait le premier, avec un chou superbe.

« Lièvre, dit le Charbonnier, tu arrives le premier. Je n'ai jamais vu de chou beau comme le tien. Viens le déposer dans ma cabane. Tu as froid. Je vais bien te faire chauffer. »

Le Lièvre entra donc dans la cabane. Tandis qu'il se chauffait, sans se méfier, le Charbonnier l'assomma d'un coup de bâton, et le couvrit de branches pour qu'il ne fût pas vu du Loup et du Renard.

Une heure après, le Loup arriva avec un beau mouton.

« Loup, dit le Charbonnier, tu arrives le premier. Je n'ai jamais vu de mouton beau comme le tien. Viens le déposer dans ma cabane. Tu as froid. Je vais bien te faire chauffer. »

Le Loup entra donc dans la cabane. Tandis qu'il se chauffait, sans se méfier, le Charbonnier le poussa au beau milieu du feu.

La bête pensa n'en pas sortir, et s'enfuit à travers le bois, avec le poil tout brûlé.

Une heure après, le Renard arriva avec un beau chapon bien gras.

« Renard, dit le Charbonnier, tu arrives le premier. Je n'ai jamais vu de chapon beau et gras comme le tien. Viens le déposer dans ma cabane. Tu as froid. Je vais bien te faire chauffer. »

Le Renard entra donc dans la cabane. Tandis qu'il se chauffait, sans se méfier, et tournait le derrière à la flamme, la queue en l'air, le Charbonnier lui planta la broche rougie à blanc juste sous la queue. La bête en pensa mourir, et s'enfuit à travers le bois, la chair toute brûlée.

Voilà comment, par sa finesse, le Charbonnier gagna un chou, un lièvre, un mouton et un chapon.

Le lendemain, le Loup et le Renard se rencontrèrent dans le bois de Gajan.

« Eh bien ! mon pauvre Loup.

— Eh bien ! mon pauvre Renard.

— Renard, le Charbonnier est une canaille. Je lui avais apporté un beau mouton et je me chauffais sans me méfier. Alors, il m'a poussé au beau milieu du feu. J'ai pensé n'en pas sortir, et j'ai pris la fuite à travers le bois, avec le poil tout brûlé.

— Loup, le Charbonnier est une canaille. Je lui avais apporté un beau chapon bien gras, et je me chauffais sans me méfier, tournant le derrière à la flamme, la queue en l'air. Alors, il m'a planté au beau milieu du derrière la broche rougie à blanc. J'ai

pensé en mourir, et j'ai pris la fuite à travers le bois, avec la chair toute brûlée.

— Renard, que pourrions-nous faire au Charbonnier ?

— Loup, je ne reviens pas chez lui.

— Ni moi non plus, Renard. »

q

Chapitre 8 Petiton

Il y avait, une fois, une veuve qui vivait fort à son aise avec Petiton, son fils unique. Petiton dépassait déjà les vingt ans. On a vu souvent des garçons plus bêtes que lui. Mais il était si confiant, si confiant, qu'on l'avait dupé plus de cent fois, sans qu'il se fût corrigé.

« Mon ami, lui dit un jour sa mère, c'est aujourd'hui la foire à Layrac. Dans une heure, tu partiras, pour aller y vendre notre plus belle paire de bœufs. Méfie-toi de ces canailles de maquignons ; et ne lâche nos bêtes que contre de bons écus.

— Mère, vous serez obéie. Et combien demanderai-je de nos bœufs ?

— Mon ami, tu verras bien quel est leur prix sur le champ de foire. Rends-toi compte du cours. Demande le juste, la raison.

— Oui, mère, le juste, la raison. Comptez sur moi pour faire à votre volonté. »

Petiton déjeuna donc comme un homme qui doit aller loin, étrilla ses bœufs, les lia au joug, s'habilla de neuf, prit son aigillon et partit. À midi juste, il arrivait sur le champ de foire de Layrac.

Deux canailles de maquignons s'approchèrent.

« Bonjour, Petiton. Combien demandes-tu de tes bœufs ?

— Mes amis, j'en demande le juste, la raison.

— Petiton, tu n'en demandes pas peu de chose.

— Mes amis, j'en demande le juste, la raison. Vous ne les aurez pas à deux liards de moins.

— Eh bien, Petiton, les bœufs sont vendus. Tope-là, et attends-nous. Le temps d'aller te chercher en ville le juste, la raison. »

Les deux canailles de maquignons partirent et revinrent bientôt, portant chacun un cornet de papier.

« Tiens, Petiton. Voici le juste. Prends garde de le perdre.**

— Tiens, Petiton. Voilà la raison. Prends garde de la perdre.

— Mes amis, soyez tranquilles. Et maintenant, les bœufs sont à vous. Je souhaite que vous les revendiez à grand bénéfice. »

Les deux canailles de maquignons partirent avec les bœufs, et Petiton revint chez sa mère.

« Bonsoir, mère. Les bœufs sont vendus.

— Combien, mon ami ?

— Mère, j'ai fait comme vous m'aviez commandé. Je les ai vendus le juste, la raison.

— Montre un peu. »

Petiton présenta les deux cornets de papier. L'un était rempli de puces, l'autre était rempli de poux.

« Imbécile ! Tu ne t'es donc pas méfié de ces canailles de maquignons ? Je t'avais pourtant bien recommandé de ne lâcher nos bêtes que contre de bons écus.

— Mère, vous m'aviez dit d'en demander le juste, la raison. J'ai cru les rapporter dans ces deux cornets de papier.

— Soupe, imbécile, et va te coucher. Ce n'est pas toi qui prendras jamais le loup par la queue. »

Petiton obéit, sans mot dire. Mais, dans son lit, il se mit à penser :

« J'ai fini d'être confiant. Ceux qui me duperont désormais pourront se vanter d'être avisés. Ah ! ma mère m'a dit : « Ce n'est pas toi qui prendras jamais le loup par la queue. » Nous allons voir. »

Cela pensé, Petiton se leva, s'habilla doucement, doucement, dans l'obscurité, prit un bon bâton de chêne, une corde grosse comme le doigt, et partit.

À minuit, il était dans un grand bois, où les loups ne manquaient pas. Là, il arrangea sa corde en nœud coulant, sur le passage battu par les mâles bêtes, et se cacha, son bon bâton de chêne à la main.

Petiton n'attendit pas longtemps. Un quart d'heure après, un grand loup venait se prendre au nœud coulant.

Aussitôt, le garçon l'empoigna par la queue, tapant à grand tour de bras avec son bon bâton de chêne.

Pan ! pan ! pan !

Le grand loup avait trouvé son maître. Petiton l'emmena comme il voulut, la corde au cou. Au lever du soleil, il était de retour à la maison.

« Bonjour, mère. Hier soir, vous m'avez dit : « Ce n'est pas toi qui prendras jamais le loup par la queue. » Regardez, mère, et pardonnez-moi de vous avoir fait mentir. Maintenant, j'ai fini d'être confiant. Ceux qui me duperont désormais pourront se vanter d'être avisés. »

Cela dit, Petiton alla prendre un superbe bœuf dans l'étable, le saigna et l'écorcha, en ayant soin de laisser tenir les cornes à la peau. Puis il en revêtit si bien le grand loup que la mâle bête avait l'air d'un véritable bœuf.

« Adieu, mère. Je pars pour la foire de Dunes. Comptez que mes deux canailles de maquignons auront bientôt de mes nouvelles.

— Adieu, mon ami. Que le Bon Dieu te conduise ! »

À midi juste, Petiton arrivait, avec son grand loup vêtu en bœuf, sur le champ de foire de Dunes.

Les deux canailles de maquignons s'approchèrent.

« Bonjour, Petiton.

— Bonjour, mes amis. Eh bien, êtes-vous contents de mes bœufs ?

— Fort contents, Petiton. Mais tu nous les as fait payer cher. Enfin, nous t'avons donné le juste, la raison. Tu n'as rien à nous reprocher.

— Mes amis, vous avez fait en braves gens. Le Bon Dieu veuille que tout le monde vous ressemble.

— Petiton, combien demandes-tu de ce bélier ?

— Mes amis, j'en demande cher, car il n'a pas son pareil au monde. Chaque nuit, il est en état de couvrir un cent de brebis. Trois mois après, chacune d'elles met bas deux agneaux, pour recommencer trois fois par an.

— Petiton, voilà un mâle fort vaillant. Et combien en demandes-tu ?

— Mes amis, j'en demande autant que des bœufs. J'en demande le juste, la raison.

— Petiton, tu n'en demandes pas peu de chose.

— Mes amis, j'en demande le juste, la raison. Vous ne l'aurez pas à deux liards de moins.

— Eh bien, Petiton, le bélier est vendu. Tope-là, et attends-nous. Le temps d'aller chercher en ville le juste, la raison. »

Les deux canailles de maquignons partirent et revinrent bientôt, portant chacun un cornet de papier.

« Tiens, Petiton. Voici le juste. Prends garde de le perdre.

— Tiens, Petiton. Voici la raison. Prends garde de la perdre.**

— Mes amis, soyez tranquilles. Et maintenant, le bélier est à vous. Je souhaite que vous le revendiez à grand bénéfice. »

Les deux canailles de maquignons partirent avec le bélier, et Petiton revint chez sa mère. Chemin faisant, il se frottait les mains et pensait : « Allez, braves gens, allez enfermer ce grand loup dans une étable de cent brebis. »

Les deux canailles de maquignons n’y manquèrent pas. Une fois seul, le grand loup fut vite sorti de sa peau de bélier. Aussitôt, il tomba sur les cent brebis. Les pauvres bêtes sautaient épouvantées. À la porte de l’étable, les deux canailles de maquignons écoutaient.

« Petiton n’a pas menti. Voici un mâle fort vaillant. Comme il se démène. »

Mais, le lendemain matin, ce fut une autre affaire. Les deux canailles de maquignons ouvrirent la porte de l’étable. Aussitôt, le grand loup détala au galop.

« Milliard de dieux ! Un loup ! Un grand loup ! Milliard de dieux ! Nos cent brebis sont étranglées. Petiton s’est vengé de nous. Milliard de dieux ! Cela ne se passera pas comme ça. »

Les deux canailles de maquignons prirent leurs bâtons et partirent. Mais Petiton se méfiait. Dès la pointe de l’aube, il siffla son chien Mouret, un brave animal, fort sage, bien dressé comme pas un. Tout ce que son maître lui commandait, il le comprenait et le faisait du premier coup.

Enfin, il ne manquait à Mouret que la parole.

« Ici, Mouret. Viens que j'attache dans les poils de ton poitrail cette vessie pleine de sang de poule. Écoute. J'attends deux canailles de maquignons. Quand ils seront là, tu feras semblant d'être enragé. Je t'empoignerais par la peau du cou, et je ferais semblant de te saigner, en crevant avec ce couteau la vessie pleine de sang de poule. Aussitôt, tu feras le mort, pour te relever dès que j'aurai dit :

Couteau à manche noir, couteau à manche blanc,

Relève mon chien promptement. »

Mouret fit signe qu'il avait compris.

À midi juste, les deux canailles de maquignons étaient devant la maison de Petiton. Le jeune homme les attendait, son bon bâton de chêne à portée de la main. Cela refroidit un peu les visiteurs.

« Bonjour, mes amis. Eh bien ! êtes-vous contents de votre béliet ?

— Ah ! brigand ! Ah ! canaille !

— Calmez-vous, braves gens. Sinon, gare à mon bon bâton de chêne. Écoutez. Vous m'avez dupé. Je vous l'ai rendu. « À qui te le fait, fais-le lui. » Nous voilà quittes. Je ne crains personne. Battons-nous, si vous le voulez. Soyons bons amis, si cela vous plaît. »

Les deux canailles de maquignons n'avaient pas mot à dire.

« Eh bien, Petiton, soyons bons amis.

— C'est dit. Allons à l'auberge, riboter et trinquer ensemble. »

Alors, Petiton fit signe à Mouret.

Aussitôt, le brave chien hérissa son poil, roula les yeux, tira la langue et bava, comme s'il était véritablement enragé. Les deux canailles de maquignons étaient blancs de peur. Mais Petiton tira son couteau, empoigna Mouret par la peau du cou et creva la vessie pleine de sang de poule, cachée dans les poils du poitrail. Le chien tomba comme mort.

« Et maintenant, mes amis, allons à l'auberge, riboter et trinquer ensemble. »

Tous trois allèrent à l'auberge, s'attabler et deviser en trinquant.

« Petiton, tu es un bougre fort et adroit. Empoigner un chien enragé par la peau du cou, le saigner avec un couteau, voilà ce que bien peu d'hommes sont capables de faire sans se laisser mordre.

— Mes amis, vous vous trompez. À faire ce que vous avez vu, je n'ai pas le moindre mérite. Regardez ce couteau, qui n'a l'air de rien. Par sa vertu, je saigne, sans danger, au poitrail, toutes les méchantes bêtes. Avec leur sang s'échappe leur méchanceté. Quand je veux les ressusciter, je n'ai qu'à leur montrer mon couteau et à dire :

Couteau à manche noir, couteau à manche blanc,

Relève mes bêtes promptement.

« Aussitôt, mes bêtes se relèvent guéries, et douces, tranquilles, comme des agneaux nés depuis un mois.

— Petiton, tu veux rire.

— Mes amis, venez dehors, et vous verrez si je mens. » Tous trois sortirent. Mouret faisait toujours le mort.

Petiton s'approcha de la bête, lui montra le couteau et dit :

Couteau à manche noir, couteau à manche blanc,

Relève mon chien promptement.

Aussitôt, Mouret sauta de trois pieds en l'air et vint lécher la main de son maître.

« Petiton, tu n'as pas menti. Veux-tu nous vendre ce couteau ?

— Mes amis, qu'en feriez-vous ?

— Petiton, si nous avions ce couteau, notre fortune serait bientôt faite. Sur les champs de foire, nous irions acheter tous les bœufs et vaches méchants, tous les chevaux et mulets vicieux. Nous les saignerions, ainsi que tu as fait de ton chien, pour les ressusciter guéris, et doux, tranquilles, comme des agneaux nés depuis un mois.

— Mes amis, vous avez raison. Mais, à votre propre compte, mon couteau vaut cher. Vous ne l'aurez pas à moins de mille pistoles.

— Non, Petiton. C'est trop cher.

— Mes amis, je n'en rabattrai pas deux liards. Si vous dites encore non, pas plus tard que demain matin, je vais courir les champs de foire et gagner pour moi-même la fortune que vous lâchez.

— Petiton, voici tes mille pistoles.

— Mes amis, voici mon couteau. Je souhaite qu'il vous serve à faire fortune. »

Les deux canailles de maquignons repartirent, contents comme des merles.

Le lendemain, jour de la Saint-Martin, ils dépensaient jusqu'à leur dernier sou à payer, sur le champ de foire de Lectoure, tous les bœufs et vaches méchants, tous les chevaux et mules vicieux dont personne ne voulait.

« Notre fortune est faite. Notre fortune est faite. »

Le soir même, ils touchèrent tous ces animaux dans un grand pré, au bord de la rivière du Gers. Là, avec le couteau, ils les saignèrent au poitrail jusqu'au dernier. C'était pitié de voir les pauvres bêtes couchées mortes sur l'herbe rouge de sang.

Alors, les deux canailles de maquignons leur présentèrent le couteau.

Couteau à manche noir, couteau à manche blanc,

Relève nos bêtes promptement.

Les bêtes ne bougèrent pas.

Couteau à manche noir, couteau à manche blanc,

Relève nos bêtes promptement.

Les bêtes ne bougèrent pas.

Couteau à manche noir, couteau à manche blanc,

Relève nos bêtes promptement.

Les bêtes ne bougèrent pas.

« Milliard de dieux ! Toutes nos bêtes sont mortes. Milliard de dieux ! Nous sommes ruinés. Petiton s'est encore vengé de nous. Milliard de dieux ! Cela ne se passera pas comme ça. »

Les deux canailles de maquignons firent comme ils avaient dit. À force de guetter Petiton sans être vus, ils finirent par le surprendre, dormant dans son lit. Alors, ils lui lièrent les pieds et les mains, l'enfermèrent dans un sac et le chargèrent sur leurs épaules, pour aller le noyer dans la Garonne.

Mais la charge était lourde, et la Garonne était loin. À mi-chemin, les porteurs n'en pouvaient plus. Ils posèrent donc leur sac au milieu d'un bois et entrèrent dans une auberge, pour s'y reposer, en buvant bouteille.

Jusque-là, Petiton n'avait pas soufflé mot. Mais alors, il se mit à crier comme un aigle :

« Au secours ! Au secours ! »

À ce moment, passait dans le bois un jeune homme, touchant un troupeau de mille porcs.

« Au secours ! Au secours ! »

Le porcher s'approcha.

« Mon ami, quels sont les gueux qui t'ont enfermé dans ce sac ?

— Brave homme, ce sont deux valets du roi, qui me portent à leur maître. Par force, le roi veut me faire épouser sa fille, une princesse belle comme le jour et riche comme le Pérou. Mais j'ai

promis au Bon Dieu de me faire prêtre ; et jamais je n'épouserai la fille du roi. »

Alors, le porcher ouvrit le sac.

« Merci, porcher.**

— Mon ami, il n'y a pas de quoi. Mais ce dont tu ne veux pas, moi je m'en accommoderais de bon cœur. Écoute. Faisons un échange. Prends mon troupeau de mille porcs, et enferme-moi dans ton sac. Ainsi, j'épouserai la fille du roi, la princesse belle comme le jour et riche comme le Pérou.

— Porcher, avec plaisir. Mais dépêchons-nous. Les deux valets du roi peuvent revenir d'un moment à l'autre. »

Deux minutes plus tard, le porcher gisait à terre, enfermé dans le sac, et Petiton partait avec son troupeau de mille porcs.

Il n'était pas à cent pas que les deux canailles de maquignons revinrent pour leur mauvaise œuvre. Faisant semblant de rien, Petiton les surveillait. Arrivés au bord de la Garonne, ils ouvrirent le sac, y jetèrent une grosse pierre, le lancèrent dans l'eau et se sauvèrent, comme si le Diable les emportait.

Mais Petiton nageait comme un barbeau. Il sauta dans la Garonne, repêcha le sac et délivra le porcher.

« Merci, mon ami. Tu m'avais pourtant promis mieux que cela.

— Porcher, je t'ai promis selon ce que je croyais.**

— Mon ami, je ne te reproche rien. Tu m'as sauvé la vie. Prends la moitié de mon troupeau de mille porcs.

— Porcher, avec plaisir. »

Le partage fait, chacun tira de son côté.

Tout en longeant la Garonne avec ses bêtes, Petiton rencontra, trois lieues plus loin, les deux canailles de maquignons. Alors, il enfonça son béret sur les yeux pour n'être pas reconnu.

« Bonjour, mes amis.

— Bonjour, porcher. Ces beaux porcs sont-ils à toi ?

— Oui, mes amis. Il y en a cinq cents.

— Porcher, où les as-tu achetés ?

— Mes amis, je les ai achetés à la foire de Valence-d'Agen.

— Porcher, combien les as-tu payés ? »

Petiton releva son béret de sur les yeux.

« Mes amis, je les ai payés le juste, la raison. »

Les deux canailles de maquignons reculèrent épouvantés.

« Mes amis, n'ayez pas peur. Je ne vous tuerai pas. Je ne vous dénoncerai pas à la justice. En tâchant de me noyer dans la Garonne, vous avez fait ma fortune, sans le vouloir. Au fond de l'eau, les porcs vivent par millions et par liasses. J'en ramène cinq cents et je ne me contenterai pas de si peu.

— Petiton, dis-tu vrai ?

— Mes amis, croyez-moi si vous voulez. Moi, je vais vendre mes cinq cents porcs à Agen. Aussitôt fait, je replonge, pour en aller chercher d'autres. »

Petiton parlait avec un tel air de vérité que les deux canailles de maquignons ne se méfiaient plus.

« Petiton, nous allons faire comme toi.

— Bonne chance, mes amis. Plongez. Je nage comme un barbeau. Plongez. Je suis là pour un coup, s'il vous arrive malheur. »

Les deux canailles de maquignons sautèrent dans la Garonne.

« Au secours ! Au secours ! »

Petiton crevait de rire.

« Buvez, gueusards ! Buvez, brigands ! »

Les deux canailles de maquignons se noyèrent, et on n'en entendit plus parler jamais, jamais. Petiton retourna chez sa mère, et ne tarda pas à se marier avec une fille belle comme le jour. Il vécut longtemps, heureux et riche, avec sa femme et ses enfants.

q

Chapitre 9 La messe des Loups

Les loups sont des bêtes comme les autres. Ils n'ont pas d'âme. Pour eux, tout finit juste au moment de la mort. Cependant, une fois chaque année, les Loups du même pays s'assemblent pour entendre la messe. Cette messe est dite par un Curé-Loup, qui a appris son métier je ne sais où. Le Curé-Loup monte à l'autel, juste à l'heure de minuit du dernier jour de l'année, qui est la fête de saint Sylvestre. On dit qu'il y a aussi des Évêques-Loups, des Archevêques-Loups et un Pape-Loup. Mais nul ne les a jamais

vus. Pour les Curés-Loups, c'est une autre affaire. Vous allez en avoir la preuve.

Il y avait, autrefois, dans la ville de Mauvezin, un brave homme qui faisait le métier de charron. L'un de ses fils travaillait avec lui comme apprenti. Un soir, après souper, le père dit au garçon :

« Mon ami, tu as aujourd'hui vingt et un ans sonnés. Tout ce que j'étais capable de t'enseigner, tu le sais maintenant aussi bien que moi. Voici le moment de t'établir à ton compte. Fais courir l'œil, et tâche de bien choisir où tu dois aller. Une fois achalandé, tu n'auras pas de peine à te marier.

— Père, vous avez raison. Il est temps de m'établir à mon compte. Quant à me marier, il y a longtemps que j'y pense. Ma fiancée demeure à Montfort. C'est une fille belle comme pas une et honnête comme l'or. J'irai donc m'établir charron à Montfort. »

Sept jours après, le jeune homme avait fait comme il avait dit, et les pratiques ne lui manquaient pas. Sept mois plus tard, il épousait sa fiancée. Tous deux vivaient heureux et tranquilles comme des poissons dans l'eau.

Un soir d'hiver, sept jours avant la Saint-Sylvestre, le charron et sa femme étaient en train de souper, quand ils entendirent le bruit d'un cheval lancé au grand galop. Le cheval s'arrêta devant la porte de leur maison.

« Hô ! Charron ! Hô ! Charron ! » cria le cavalier.

Le charron ouvrit la fenêtre et reconnut un de ses amis de Mauvezin.

« Que me veux-tu, ami ?

— Charron, je t'apporte de mauvaises nouvelles. Ton père est malade, bien malade. Si tu veux le voir en vie, tu n'as que le temps de partir pour Mauvezin.

— Merci, mon ami. Je pars sur-le-champ. Descends de cheval et viens boire un coup.

— Merci, charron. J'ai des affaires pressées ailleurs. »

Le cavalier repartit au grand galop, et le charron s'en alla trouver aussitôt le devin de la commune.

« Bonsoir, devin.

— Bonsoir, charron. Je sais pourquoi tu es ici. Ton père est bien malade, bien malade. Sois tranquille, il ne mourra pas. Mais il souffrira comme un damné de l'enfer jusqu'à ce qu'il ait avalé le remède qu'il lui faut. Ce remède est la queue d'un Curé-Loup que ton père mangera tout entière, avec le poil, la peau, la chair, les os et la moelle. Veux-tu faire ce qu'il faut pour avoir cette queue de Curé-Loup ?

— Devin, je le veux, et je te paierai ce qu'il faudra.

— Quand ton père sera près de guérir, je me paierai de mes mains, et sur tes oreilles. »

Cela dit, le devin changea le charron en Loup, qui sur-le-champ partit au grand galop pour la forêt de Boucone. Les Loups le reçurent dans leur bande. Pendant six jours et six nuits, il les aida à voler des veaux et des brebis.

Le dernier jour de l'année, qui est la fête de saint Sylvestre, les Loups furent avisés d'avoir à se procurer un clerc, pour servir la messe de minuit, qu'un Curé-Loup devait dire au beau milieu de la forêt de Boucone. Alors, les Loups se dirent les uns aux autres :

« Qui de nous est en état de servir de clerc ? »

— Moi, répondit le charron.

— Eh bien, frère, tu feras ton métier. »

Une heure avant minuit, le charron avait préparé, au beau milieu de la forêt de Boucone, un autel avec des cierges allumés. Devant l'autel, les Loups attendaient le Curé-Loup, qui arriva tout habillé pour dire la messe, juste à l'heure de minuit. La messe commença donc, et le charron la servit jusqu'au dernier évangile. Alors, les Loups s'enfuirent au grand galop, de sorte qu'il ne demeura plus que le Curé-Loup et son clerc.

« Attends, Curé-Loup. Je vais t'aider à te déshabiller. »

Le charron s'approcha par-derrière du Curé-Loup et, d'un grand coup de dents, il lui coupa la queue. Le Curé-Loup partit en hurlant. Aussitôt, le charron se trouva porté sans savoir comment dans la maison du devin de Montfort.

« C'est toi, charron. Regarde-toi dans ce miroir. »

Le charron se regarda dans le miroir. Il était redevenu homme. Mais il avait encore les oreilles d'un loup et tenait serrée entre ses dents la queue du Curé-Loup.

« Charron, voici le moment de me payer de mes mains, et sur tes oreilles. »

Le devin arracha les deux oreilles de loup du charron. Aussitôt, deux oreilles de chrétien repoussèrent à la place.

« Et maintenant, charron, tu as de quoi guérir ton père.

— Merci, devin. »

Le charron partit vite pour Mauvezin, et fit manger à son père toute la queue du Curé-Loup, avec le poil, la peau, la chair, les os et la moelle. Aussitôt, le malade fut guéri, et il vécut encore bien longtemps.

q

Chapitre 10 Le conte de Jeanne

Il y avait une fois un homme et une femme qui vivaient pauvres, bien pauvres, dans leur maisonnette, avec leur fille de dix-huit ans. Cette fille s'appelait Jeanne.

Un soir, l'homme dit à sa femme :

« Femme, vois comme nous sommes pauvres. Nous n'avons plus qu'une ressource. Il nous faut marier Jeanne.

— Mon homme, tu n'y penses pas. Marier Jeanne ? Et avec quoi ferons-nous la noce ?

— Femme, pour faire la noce, nous tuerons le Chat, la Petite Oie et la Poulette.

— Mon homme, tu as raison. »

Mais le Chat écoutait, caché sous la table. Aussitôt, il s'en alla trouver la Petite Oie.

« Écoute, Petite Oie. Nos maîtres veulent marier Jeanne. Pour faire la noce, on nous tuera, moi, toi et la Poulette. Si tu veux me croire, nous avertirons la Poulette et, tous trois, nous partirons à minuit.

— Chat, tu as raison. »

Le Chat et la Petite Oie s'en allèrent donc avertir la Poulette, et tous trois partirent avant minuit.

Ils s'en allèrent loin, loin, loin.

Quand ils furent loin, loin, loin, la Petite Oie s'arrêta, rendue de fatigue.

« Chat, je n'en puis plus.

— Eh bien, Petite Oie, demeure ici. Je vais t'y bâtir une étable. »

Le Chat bâtit donc une étable pour la Petite Oie et repartit avec la Poulette.

Ils s'en allèrent loin, loin, loin.

Quand ils furent loin, loin, loin, la Poulette s'arrêta, rendue de fatigue.

« Chat, je n'en puis plus.

— Eh bien, Poulette, demeure ici. Je vais t'y bâtir une étable. »

Le Chat bâtit donc une étable pour la Poulette, et repartit.

Il s'en alla loin, loin, loin. Quand il fut si loin, le Chat était rendu de fatigue.

Alors, il s'arrêta et se bâtit une étable.

Tandis que le Chat vivait tranquille dans son étable, le Loup alla frapper chez la Petite Oie.

« Pan ! pan !

— Qui est là ?

— Ami. Vite, ouvre-moi la porte, Petite Oie. »

Mais la Petite Oie avait reconnu la voix du Loup.

« Non, Loup, je ne t'ouvrirai pas la porte. Tu me mangerais.

— Petite Oie, je te dis que non.

— Loup, je te dis que si.

— Petite Oie, si tu ne m'ouvres pas vite la porte, je démolis ton étable. »

La Petite Oie ne répondit plus.

Alors, le Loup brisa la porte d'un grand coup d'épaule.

Mais la Petite Oie prit aussitôt la volée, et s'en alla trouver la Poulette.

« Pan ! pan !

— Qui est là ?

— Amie. Vite, ouvre-moi la porte, Poulette. »

La Poulette ouvrit donc vite la porte. Elle avait reconnu la voix de la Petite Oie.

« Poulette, referme vite, de peur du Loup. Tout à l'heure, il est venu chez moi et il a brisé la porte de mon étable d'un grand coup d'épaule. »

La Poulette n'eut que le temps de refermer.

« Pan ! pan !

— Qui est là ?

— Ami. Vite, ouvre-moi la porte, Poulette. »

Mais la Poulette avait reconnu la voix du Loup.

« Non, Loup. Je ne t'ouvrirai pas la porte. Tu me mangerais.

— Poulette, je te dis que non.

— Loup, je te dis que si.

— Poulette, si tu ne m'ouvres pas vite la porte, je démolis ton étable. »

La Poulette ne répondit plus.

Alors, le Loup brisa la porte d'un grand coup d'épaule.

Mais la Petite Oie et la Poulette prirent aussitôt leur volée, et s'en allèrent trouver le Chat.

« Pan ! pan !

— Qui est là ?

— Amis. Vite ouvre-nous la porte, Chat. »

Le Chat ouvrit donc vite la porte. Il avait reconnu les voix de la Petite Oie et de la Poulette.

« Chat, referme vite, de peur du Loup. Tout à l'heure, il est venu chez nous et il a brisé les portes de nos étables de deux grands coups d'épaule. »

Le Chat n'eut que le temps de refermer.

« Pan ! pan !

— Qui est là ?

— Ami. Vite, ouvre-moi la porte, Chat. »

Mais le Chat avait reconnu la voix du Loup.

« Loup, je ne t'ouvrirai pas la porte. Tu me mangerais.

— Chat, je te dis que non.

— Loup, je te dis que si.

— Chat, ouvre-moi la porte. Nous vivrons en bons amis, moi, toi, la Poulette et la Petite Oie. Je vous fournirai des choux pour faire la soupe, des poules pour mettre à la broche. Demain, nous irons tous quatre ensemble à la foire de Fleurance.

— Oui, Loup. Nous irons tous quatre ensemble. Mais, cette nuit, je n'ouvre pas ma porte. Reviens nous chercher au lever du soleil. »

Le Loup partit donc et revint au lever du soleil. Mais le Chat, la Poulette et la Petite Oie étaient partis dès la pointe de l'aube. À la foire de Fleurance, tous trois se méfiaient et faisaient courir l'œil.

Tout à coup, la Poulette et la Petite Oie crièrent épouvantées :

« Chat, regarde là-bas, là-bas. Le Loup arrive pour nous manger.

— N'ayez pas peur. Je suis plus rusé que lui. Allez à vos affaires et fiez-vous à moi. »

La Poulette et la Petite Oie obéirent.

Alors, le Chat acheta vite, vite, un crible et un sou de chandelles de résine. Dans chaque trou du crible, il planta un morceau de chandelle allumée, et marcha au-devant du Loup, en portant le crible devant lui.

Il faisait déjà nuit noire. En voyant toutes les lumières, le Loup eut peur, et s'en retourna.

La Poulette et la Petite Oie avaient fini leurs affaires. Elles revinrent à l'étable du Chat.

Mais lui n'avait pas encore ce qu'il lui fallait. Avant de rentrer chez lui, il acheta un plein sac de lames de couteau, de pointes de fer et de culs de bouteilles. Cela fait, il alla rejoindre la Poulette et la Petite Oie.

À minuit, le Loup revint frapper à la porte de l'étable.

« Pan ! pan !

— Qui est là ?

— Ami. Vite, ouvre-moi la porte, Chat. »

Mais le Chat avait reconnu le Loup à la voix.

« Non, Loup, je ne t'ouvrirai pas la porte. Tu me mangerais.

— Chat, tu es un rien-qui-vaille. Hier, tu m'avais promis que nous irions tous quatre à la foire de Fleurance, moi, toi, la Poulette et la Petite Oie. Vous ne m'avez pas attendu.

— Loup, nous étions pressés. Mais nous sommes allés à la foire et nous ne t'y avons pas vu.

— Chat, j'ai rencontré sur mon chemin un grand feu marchant. Alors, j'ai eu peur, et je m'en suis retourné. »

Sans être vu du Loup, le Chat crevait de rire.

« Écoute, Chat. Ouvre-moi la porte. Nous vivrons en bons amis, moi, toi, la Poulette et la Petite Oie. Je vous fournirai des choux pour faire la soupe, des poules pour mettre à la broche. Demain, nous irons tous quatre ensemble à la foire de Saint-Clar.

— Oui, Loup. Nous irons tous quatre ensemble. Mais, cette nuit, je n'ouvre pas ma porte. Reviens nous chercher au lever du soleil. »

Le Loup partit donc et revint au lever du soleil. Mais le Chat, la Poulette et la Petite Oie, s'étaient cachés hors de l'étable, et guettaient.

« Pan ! pan ! »

Personne ne répondit.

« Canailles ! Ils sont partis sans moi pour la foire de Saint-Clar. Patience ! Je reviendrai cette nuit. »

Le Loup n'avait pas tourné les talons que le Chat, la Poulette et la Petite Oie travaillaient à garnir la porte de l'étable des lames

de couteau, des pointes de fer et des culs de bouteilles achetés à la foire de Fleurance.

À minuit, le Loup revint.

« Pan ! pan !

— Qui est là ?

— Ami. Vite, ouvre-moi la porte, Chat. »

Mais le Chat avait reconnu le Loup à la voix.

« Non, Loup. Je ne t'ouvrirai pas la porte. Tu me mangerais.

— Chat, tu es un rien-qui-vaille. Hier, tu m'avais promis que nous irions tous quatre ensemble à la foire de Saint-Clar, moi, toi, la Poulette et la Petite Oie. Vous ne m'avez pas attendu.

— Loup, nous étions pressés.

— Chat, ouvre-moi vite la porte. Tu ne veux pas ? Une, deux, trois. »

Alors, le Loup s'élança contre la porte pour la briser. Mais il retomba tout en sang, blessé par les lames de couteau, les pointes de fer et les culs de bouteilles.

« Aïe ! aïe ! aïe ! Au secours ! Aïe ! aïe ! aïe ! »

Sur le toit de l'étable, le Chat, la Poulette et la Petite Oie s'esclaffaient.

« Aïe ! aïe ! aïe ! Au secours ! Aïe ! aïe ! aïe ! »

— Qu'as-tu, pauvre Loup ? Qu'as-tu ?

— Au secours, mes amis. Au secours ! »

Et la male bête creva.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/blade_jean-francois_-_10_contes_-de_loups/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.